

Comment ils se jugent !

« Je me défie des experts financiers. Je reconnais qu'il y a des hommes convaincus dans toutes les Internationales... sauf dans l'Internationale financière ».

Déclaration de M. Louis Marin à la Chambre au cours de la discussion du plan Young.

# Le libertaire

Rédaction : Administration : R. Frémont, 72, rue des Prairies, Paris (20°) (Gnèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"  
FRANCE : Un an... 42 fr. Un an... 30 fr.  
Six mois... 21 fr. Six mois... 15 fr.  
Trois mois... 10 fr. Trois mois... 7 fr.  
Chaque postal : N. Faucier 1165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

## TOUJOURS LA LIQUIDATION...

### AUTOUR DU PLAN YOUNG

La réglementation des réparations aura fait couler beaucoup d'encre. Du traité de Versailles au plan Dawes, du plan Young au plan Young, on ne compte plus les parolottes diplomatiques et les débats oratoires internationaux auxquels ce problème a donné lieu. Et, bien que l'accord « définitif » soit enfin trouvé, paraît-il, soyons certains que la question n'est pas close. Les suites de la dernière guerre seront encore longtemps à l'ordre du jour, sans doute jusqu'à la prochaine qui en naîtra peut-être d'ailleurs directement.

Mais n'anticipons pas et restons sur le terrain présent. Donc la ratification du plan Young a été, la semaine dernière à la Chambre occasion à un nouvel assaut d'éloquence patriotique marqué par l'altercation Herriot-Tardieu.

Le maire de Lyon a entrepris le procès des négociations de la Haye. Oh ! pas dans leur principe car, comme tout pacifiste qui se respecte et comme tout homme de « gauche » en particulier, il ne peut qu'applaudir au résultat obtenu. Seulement il trouve exagéré que Tardieu veuille s'adjuger tout le bénéfice de la victoire. C'est donc au président du Conseil qu'il s'en prend.

Théoriquement, la conférence de la Haye a démolie la Commission des réparations ; elle a supprimé l'article 430 du traité de Versailles prévoyant des sanctions politiques en cas de non-exécution du Reich, sanctions à appliquer par la susdite Commission. Or, toutes ces mesures rencontrent aujourd'hui l'assentiment général tandis que lui, Herriot, s'était fait attaquer pour avoir enfreint le traité de Versailles par sa combi plus anodine politique de 1924 ! Combien de l'inconscience, les membres du gouvernement actuel proposent, en l'aggravant par surcroît, le même programme qu'ils ont naguère combattu avec tant d'acharnement.

Sans doute Tardieu a trouvé le moyen de sauver la façade aux yeux des ultras-patriotes en laissant ou faisant (?) dire qu'il était dans l'obligation d'en venir à ces concessions à cause de la politique entreprise par ses prédécesseurs. Mais ce déplacement des responsabilités n'a pas le don de plaire à l'ex-chef du cartel et celui-ci de s'écrier qu'il avait autrement défendu et fait respecter le traité de Versailles à Londres dans ce protocole tant incriminé mais qui, en fait, sauvegardait encore des garanties qui disparaissent avec le plan Young. Par exemple, le plan Young renferme un danger sérieux : le stipule qu'au cas où l'Allemagne ne remplirait pas les conditions voulues, la France serait en droit de reprendre sa liberté d'action et d'envisager des mesures de coercition. En quoi consisteront donc ces mesures puisqu'il est entendu que la guerre est « hors la loi » ? On parle bien de l'obligation d'être le conseil de la S. D. N., en vertu de l'article 13 du Covenant, d'assurer l'exécution des arrêts de la Cour de la Haye, mais sous quelle forme ?

Là, Herriot triomphe ; il peut convaincre Tardieu d'un patriotisme moins bonte que le sien propre. Au fond, il n'a pas la naïveté de s'étonner réellement de la volte-face accomplie par son adversaire, mais il lui plaît de souligner la position étrange de ce dernier, rallié tout à coup, depuis son arrivée au pouvoir, c'est-à-dire depuis 6 mois environ, à une politique qu'il a mis 10 ans à combattre. Rappelons ces choses à ceux qui seraient tentés de l'oublier à pour Herriot un peu la saveur d'une vengeance ; cela lui permet de justifier sa propre politique passée en évoquant le fantôme persécuté et calomnié du Cartel défunt. Satisfait d'amour-propre, rancœur aussi, peut-être du malchanceux contre celui qui a réussi. Car, décidément cette crapule de Tardieu se montre trop beau joueur. Il s'y entend pour concilier les inconciliables au gré de ses intérêts, il s'est acheté un noyau de soutien au prix de quelques maroquins supplémentaires ; il oblige maintenant, telle est sa politique, les gauches à voter pour le plan Young bien qu'ils soient adversaires de son gouvernement tandis qu'il tient la droite, opposée au plan, par la confiance. C'est évidemment très habile. Tardieu manœuvre dans la poubelle gouvernementale avec autant d'aisance que dans ses anciennes combinaisons financières, l'actuel président du Conseil sait éviter les risques et empêcher les bénéfices comme jadis l'aventurier illustré par la N-Goko Shanga savait passer à côté de la correctionnelle en y laissant seuls ses complices moins chanceux. Les convictions pas plus que les scrupules ne l'étouffent, aussi ne saurait-on trop répéter ce que nous disions au moment de son arrivée au pouvoir : en lui la bourgeoisie française a trouvé son homme.

Cependant les lauriers que ses palinodies lui valent ne sont pas sans importuner d'aucuns ; et pas seulement les gauches, ces pauvres gauches dont il continue à voler effrontément le programme. Il n'est pas jusqu'à l'ancien grand homme du jour, Poincaré, que l'ascension de son successeur ne vienne irriter dans sa semi-retraite, et lui donner des velléités de troubler la fête. C'est ainsi que dans un article publié dans la *Nacion* de Buenos-Aires, l'« ex-sauveur de la France et du franc » fait entendre que le plan Young ne résout peut-être pas d'une façon aussi décisive qu'on veut bien le dire une situation embourbée comme celle d'après guerre. L'Allemagne est dans une mauvaise posture financière et « elle s'est conduite comme un débiteur qui donnerait une hypothèque sur sa maison tout en la laissant s'écrouler ». Il ne s'agit pas ici de prendre pour des oracles les pronostics de Poincaré. Nous savons assez bien d'ailleurs que du point de vue pratique le plan Young est loin de liquider les questions litigieuses. Sans doute le bourgeois allemand n'a pas dit son dernier mot. Elle a accepté le plan Young, mais demain dans l'impuissance de s'acquiescer ; elle fera entendre des revendications dont on ne feint d'ignorer en haut lieu l'imminence que pour ne pas troubler l'optimisme officiel.

Pourtant, déjà la crise ministérielle allemande a montré que tout est loin de bien aller de l'autre côté du Rhin. La démission observée au lendemain du Congrès populiste de Mannheim n'aura pas duré longtemps. C'était inévitable d'ailleurs. La grande coalition était tout factice, répondant uniquement au but bien déterminé de permettre à la politique extérieure de se stabiliser, mais il ne pouvait s'agir d'une collaboration durable entre catholiques, populistes, démocrates et socialistes. Tous pouvaient réaliser le front unique afin de défendre le capitalisme renaissant d'Allemagne sur le champ international, mais ne pouvaient s'entendre sur le terrain national. En conséquence, l'adoption du plan Young devait marquer la fin logique du cabinet Müller : le prétexte en a été fourni par le désaccord prévu au Parlement à propos de la contribution de l'Etat à la caisse des assurances-chômage.

Quant au nouveau cabinet Brüning, il aurait été préparé depuis longtemps, ce qui expliquerait le mode expéditif selon lequel il a été constitué. Mais formé par le président Hindenburg, sans que les chefs de partis aient été consultés, on peut douter de sa viabilité. Pour n'avoir pu concilier les groupes, Brüning a constitué un ministère dit de « personnalités ». Reste à savoir en quelle mesure ces personnalités, les plus diverses, seront appuyées par les partis dont elles se réclament respectivement car de là dépendra la majorité que le nouveau cabinet sera susceptible de trouver à son arrivée devant le Reichstag. A moins qu'il ne dissolve la constitution de Weimar le président du Reich.

En tout cas dès à présent des personnalités telles que Schiele, chef des nationalistes agrariens et Treviranus, pour ne citer que ces deux là, donnent au nouveau gouvernement allemand une apparence nettement réactionnaire. Or la majorité des sièges parlementaires appartient aux social-démocrates. Pour recueillir ces forces divergentes, il ne faudra pas moins qu'une question de politique extérieure. L'application du plan Young en fournira sans doute prochainement l'occasion, et alors, la bourgeoisie allemande saura, à l'instar de la bourgeoisie française, réaliser l'union sacrée pour la défense des intérêts de son capitalisme national.

Aux travailleurs des deux pays de ne pas être dupes de cette cuisine politique et gouvernementale et d'y répondre par une organisation de lutte de plus en plus forte sur le terrain international.

Lucile PELLETIER.

### Au secours de Francesco Ghezzi

#### UN PRISONNIER DU GUÉPEOU

TEL EST LE TITRE DE LA BROCHURE ÉDITEE PAR LE COMITÉ POUR LA LIBÉRATION DE F. GHEZZI.

DANS CETTE BROCHURE LE COMITÉ DÉNONÇE LES AGISSEMENTS DU GUÉPEOU À L'ÉGARD DU MILITANT ANARCHISTE EM. PRISONNIER EN RUSSIE.

EN VENTE À LA LIBRAIRIE D'ÉDITIONS SOCIALES, 72, RUE DES PRAIRIES.

PRIX : 4 fr. 50 ; FRANCO : 4 fr. 70

## LA GUERRE EN DENTELLES

La guerre de 1914-1918 — on ne peut déjà plus dire : la dernière guerre — a épargné Calais ; elle n'a pas détruit Saint-Quentin au point de l'empêcher de renaitre à la vie.

Mais une nouvelle guerre, plus terrible peut-être, menace présentement les deux cités : la guerre des tarifs, la guerre économique.

On sait que le gouvernement français projette de relever les tarifs douaniers concernant l'importation des automobiles. Bien qu'ils s'élèvent à 45 0/0 de la valeur des produits importés, ils s'avèrent insuffisants pour arrêter l'invasion croissante du marché intérieur français par l'industrie automobile américaine.

D'autre part, à la suite de l'effondrement des cours du blé, il est question de réajuster considérablement les droits sur les blés américains, de façon à protéger les producteurs français.

Ainsi s'atténuerait le déficit de notre balance commerciale avec les Etats-Unis, déficit qui s'est élevé à 3.855 millions en 1929, contre 2.863 millions en 1928.

La riposte ne s'est pas fait attendre. Un câblogramme annonçait à la France que le Sénat américain venait de voter le principe d'une augmentation des droits sur la dentelle française. Ceux-ci, fixés à 90 pour cent *ad valorem*, sauteraient brusquement à plus de 200 pour cent, et pour certaines importations, à 300 pour cent.

L'industrie calaisienne, très prospère, possède des débouchés jusqu'en Extrême-Orient. Mais les Etats-Unis, à eux seuls, absorbent 50 0/0 de sa production.

La décision du Sénat américain, c'est la ruine pour Calais, ainsi que pour d'autres centres industriels comme Caudry, Saint-Quentin, Valenciennes. Déjà le chômage a doublé, les commerçants américains ayant décommandé par câble, à l'annonce des nouveaux tarifs, les commandes passées antérieurement.

On voit ce que vaut l'aune des protestations d'amitié éternelle entre les deux républiques sœurs. Dès que les intérêts économiques sont en jeu, les antagonismes repaissent et s'aggravent. Aux mesures de protection d'un pays répondent les mesures de prohibition de l'autre.

## La stérilisation des humains indésirables

Il existe aux Etats-Unis une « Fondation pour l'amélioration de la race humaine », qui s'est donné comme objet la propagation de l'eugénisme. Entre 1906 et 1929, elle a classé, étudié, comparé les résultats de 6.000 opérations de stérilisation d'hommes et de femmes intervenues dans l'Etat de Californie.

Les statistiques ont montré que 4 0/0 de la population des Etats-Unis, soit 4.800.000 individus, recourent, à un moment de leur existence, aux soins d'un asile d'aliénés. (Est-ce là un effet de la standardisation à outrance ?).

1.800.000 autres individus résistent toute leur vie, du point de vue de leur intelligence, dans un état d'infantilisme navrant.

600.000 ont une intelligence égale à celle d'un enfant de 7 ans, 1.200.000 une intelligence égale à celle d'un enfant de moins de 11 ans, nous dit M. Fernand Corcos, dans un intéressant article du *Quotidien*.

De ces individus, inférieurs à tous les points de vue, bon nombre se marient et ont des enfants.

Par ailleurs, il faut ajouter à ces fous et à ces demi-fous la grande armée des dépravés sexuels, des grands malades : cancéreux, syphilitiques, tuberculeux.

On arrive à un total de plusieurs millions d'individus dont on peut se demander, comme le dit fort bien M. Corcos, s'il est nécessaire qu'ils procèdent des descendants qui risquent fort de leur être semblables.

Certaines familles d'être déçus ou tarés ont compté jusqu'à 1.200 arriérés ou déficients mentaux en 6 générations, dont l'entretien a représenté une dépense notable ; les Etats-Unis la chiffrent annuellement à 125 millions.

Les Yankees, qui sont gens pratiques, ont songé, dans leur féroce utilitarisme à supprimer ces dépenses inutiles.

Pourquoi laisser se reproduire librement une humanité de qualité si notablement inférieure.

C'est alors qu'ils ont songé à stériliser tous les indésirables, non par bonté pure, mais par intérêt. Soucieux des grands rendements les hommes du « Scientific Management » n'aiment pas les scories humaines.

Il leur faut du bétail de premier ordre.

Actuellement, après trente années de pratique constante, avec plus de dix mille expériences dans les hôpitaux, avec des milliers de cas concernant spécialement des femmes dans la pratique privée ; avec une décision de la Cour suprême des Etats-Unis ayant déclaré l'opération légale, on peut bien dire que le procédé de stérilisation humaine a

la guerre des dentelles, ce n'est qu'un épisode de la guerre économique, forme moderne que revêt le conflit d'impérialisme à impérialisme, inhérent au régime capitaliste.

Où est la dentellière d'autrefois ? Ver Meer de Delft la représente, penchant son front pensif et sa grâce attentive, sur l'œuvre ajournée de ses doigts. Parce qu'elles sont femmes et parce que leurs mains de femmes créent de la fragilité, les dentellières tiennent dans la littérature et dans l'art la même place privilégiée que les cigarières d'Espagne ou les magnaneries provençales.

Mais la réalité moderne est autre : le capitalisme est passé par là.

Calais, ville manufacturière, découpe géométriquement dans le ciel les cubes de ses 400 fabriques de dentelle. Et les dentellières d'aujourd'hui font partie de l'immense armée du prolétariat.

A Calais, ils sont 50.000 ouvriers et ouvrières qui font de la plus-value pour les magnats de la dentelle.

C'est ce prolétariat qui a manifesté en masse le 28 mars contre le chômage qui le menace.

Ce jour-là, la ville, livrée au silence et à la mort, avait pris l'aspect des di manches oisifs et vides. Les métiers ne tournaient plus, les fabriques assoupies demeurèrent muettes, les cafés et les magasins avaient fermé leurs devantures.

Puis la moitié de la population calaisienne, faisant la haie, regarda défiler l'autre moitié.

Mais pourquoi faut-il que cette manifestation totale soit entachée, à nos yeux de révolutionnaires, par la présence unie, dans le cortège, des syndicats ouvriers et patronaux ?

C'est pas par l'entente avec leurs ennemis de classe que les ouvriers arriveront jamais à leur émancipation économique.

Qu'ils soient bien persuadés qu'ils retrouveront leurs exploitateurs, plus implacables que jamais au lendemain de la crise.

El qu'ils sachent que c'est seulement par un bouleversement fondamental du régime capitaliste que le prolétariat abolira tout son passé de misère et de crainte.

LE MAHO.

## APRÈS L'AFFAIRE D'OLÉRON

### QUAND SUPPRIMERAIT-ON LES BAGNES MILITAIRES ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'opinion publique a son attention attirée sur le terrible régime des bagnes militaires, une affaire sensationnelle autrefois provoqua dans le pays une extraordinaire émotion, causée par les souffrances des gars de Biribi, l'affaire Rousset-Aernould est présente à l'esprit de tous les vieux militants.

L'année dernière, l'affaire de Calvi remettait la question d'actualité, l'on se souvient du procès de Toulon qui la termina et dans lequel il fut prouvé que les gradés du bague de Calvi employaient couramment le nerf de bœuf et la matraque pour faire marcher les disciplinaires.

Deux livres d'autre part nous avaient donné d'émouvants renseignements sur les bagnes militaires ; cet hallucinant « *Dante n'avait rien vu* », de Albert Londres, dont la lecture fait serrer les poings de colère à tout homme de cœur, et celui d'un écrivain d'action française, ce Dimier, entré depuis peu dans un monastère et dont le véritable « *Régulier des joyeux* », est le récit d'un passage qu'il fit aux bagnes de l'Imine, véritable enfer gisant les malheureux jeunes gens qui peuplent les casernes.

Certains faits, cités dans ces deux enquêtes sont tellement monstrueux, que l'esprit se refuse de prime abord à les admettre et que l'on est pris d'accuser l'enquêteur de partialité ; puis, celui qui a vécu dans l'atmosphère de la caserne se souvient de tel maréchal des logis qui, au manège, stimulait l'ardeur des cavaliers avec la chambrée qu'il avait en main, oh ! très légèrement certes, mais le geste était significatif, car il suffisait à démontrer que, placé dans un milieu de disciplinaires, c'est d'instinct que se fit appliquée la lanterne de cuir et non sur les houx du cavalier.

Albert Londres a cité le cas de ce chouchou qui allait jusqu'à obliger ses hommes à lui servir de W.C. en les faisant aller sur le dos, la bouche ouverte — fait révoltant ; il cite également le cas de disciplinaires exposés en plein soleil et à qui une coutume de sergent fait servir une soupe salée, ce qui augmente encore davantage les souffrances du patient.

Le reportage de Dimier a encore plus de valeur, parce que cet écrivain était allé par hasard dans les Compagnies disciplinaires et que d'autre part, ses opinions patriotiques ne le portaient nullement à médire de l'armée ; l'on se rappelle son récit où des hommes sortent nus et au pas gymnastique de locaux disciplinaires, se mettant au garde à vous prennent rapidement une gamelle contenant une eau grasseuse dénommée soupe et rentrent ensuite du même pas gymnastique dans les cellules, accompagnés par les coups de cravache des sergents.

Depuis quinze jours une nouvelle affaire a éclaté au bague militaire d'Oléron ; on fait significatif, la grande presse qui n'hésite jamais quand il s'agit d'un crime sensationnel à envoyer sur les lieux les meilleurs de ses reporters, s'est bien gardée en la circonstance de parler de cette affaire, et les mutins d'Oléron occupent (quand on en parle), une toute petite place à la 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> page des quotidiens, alors que le moindre crime tient la vedette pendant des semaines entières.

Rappelons brièvement les faits.

Le 25 août dernier, un commencement d'incendie se produisit dans le local du filtre à eau, quelques planches furent calcinées, le commandant Bérard eut le cynisme de réclamer 1.000 francs de dommages intérêts à Badino en la même situation, et qui avait déjà eu un enfant arriéré, un juge du nom de Holmès, décida qu'elle serait stérilisée en formulant, avec une brutalité toute américaine, cette lapidaire déclaration : « Trois générations d'imbéciles, c'est suffisant ».

Ces méthodes tendent à se répandre de plus en plus hors des Etats-Unis.

Ainsi, successivement, la province canadienne, Alberta, la Colombie britannique, sont entrées dans la même voie que les Etats-Unis. La Suède a nommé une Commission parlementaire d'enquête et il semble bien qu'elle suivra l'exemple des Etats-Unis.

L'Angleterre elle-même étudie la question depuis plusieurs années. L'Allemagne également.

La France est un pays où l'on ne peut même plus dire ce que l'on pense sur la question de population sans s'exposer aux rigueurs des tribunaux.

L'abrogation des lois superséculaires de 1920 serait un premier pas en avant. Ces lois qui jugulèrent la salvatrice propagande néo-malthusienne la plus importante peut être de toutes les propagandes.

Le droit pour la femme de disposer de son corps, le droit à l'avortement, on ne le réclamera jamais assez.

La stérilisation n'a rien qui nous épouvante. Mais enfin, il nous faut bien dire que cette méthode, placée dans les mains de l'Etat, pourrait devenir dangereuse, car on pourrait cataloguer indésirables tous les non-conformistes à la norme sociale des révolutionnaires par exemple.

Seulement, c'est toujours l'éternelle histoire des révoltes qui n'éclatent pas au moment psychologique et qui ne sont, pas sou-

tenues du dehors ; abandonnés à leurs propres forces, les camarades se sont rendus au bout de quelques jours de lutte et naturellement une terrible répression va s'abattre sur eux afin de les punir d'avoir essayé de réclamer pour être traités comme des hommes.

Comme lors des mutineries de 1917 en Champagne, l'on a immédiatement opéré un premier tri parmi les mutins ; vingt d'entre eux — plus mal notés, ou à qui le sergent en voulait davantage — ont été considérés comme responsables, l'un d'eux regardé comme particulièrement le meneur de la révolte a été mis nu au cachot, avec du pain et de l'eau, Voilà, ce qui confirme le récit de M. Dimier, cité plus haut.

L'on va entreprendre parmi les autres une série d'interrogatoires destinés à les faire se contredire mutuellement, les promesses, l'intimidation, les menaces, tout va être employé contre eux et nous sommes certains que les plus ardens, les plus courageux, les plus admirables justement, vont comparaître devant le Conseil de guerre.

L'on connaît la façon d'opérer de ces tribunaux — même depuis leur fameuse réforme qui a doté de juges civils comme présidents — ces derniers pour montrer aux militaires qu'ils ont du cran sont encore plus injustes que les militaires d'autrefois, chez qui le *badernisme* pouvait comporter un semblant d'indulgence — rare il est vrai — et impossible toujours dans le cas qui nous occupe.

Comme pour les mutins de Calvi, les accusateurs, c'est-à-dire les gradés de tous poils, seront écoutés attentivement et crus sur parole, quand les réponses des accusés seront à peine tolérées ; quant aux avocats, quand ils voudront invoquer la notion d'humanité, on leur opposera la notion de la discipline et du patriotisme.

Que va faire la vertueuse et fantomatique (par son action) Ligue des Droits de l'Homme ? Pourtant, elle a fait paraître un livre terrible contre les Conseils de guerre, celui de Réau ; va-t-elle se contenter d'insérer dans son bulletin de platoniennes protestations de quelques-uns de ses sections ? Mais oui, car nous savons pertinemment, que son action est nulle contre le militarisme, et les bagnes militaires, et comment en serait-il autrement, quand plusieurs de ses adhérents — tel Painlevé par exemple — sont membres du comité central et patriotes à tous crins.

Devons-nous pour cela rester indifférents devant les faits d'Oléron ? Non, il n'y a qu'une action à mener pour empêcher la condamnation des mutins devant le Conseil de guerre, c'est celle que l'on entamera avec le prolétariat, il faut sauver les 49 jeunes gens qui traités comme des bêtes se sont révoltés contre leurs bourreaux, que dans chaque usine, chaque chantier, chaque commune, l'on organise des meetings, que l'on manifeste contre le militarisme, que l'on et toujours supporté, que les hommes se remémorent les jours affreux qu'ils ont passés à la caserne, que les femmes se souviennent des tout petits qui souriaient dans le berceau et dont les menottes roses semblaient se crispier pour saisir la vie, qu'elles se rappellent les jeunes hommes qui les embrassaient affectueusement quand ils rentraient de leur rude journée de travail et qu'elles imaginent la-bas, dans des réduits obscurs, infects, humides, tremblant de froid, abandonnés de tous, frappés par les sous-officiers et suppliant peut-être, parce qu'ils sont de faibles hommes, qu'elles luttent pour sauver les camarades d'Oléron ; alors mères de partout, allez-vous laisser plus longtemps assassiner vos fils ? Vous avez la parole.

GARINE.

### René Ghislain transféré à Clairvaux

C'est en se rendant à une réunion organisée par le Groupe du 12<sup>e</sup> pour la liberté individuelle, que notre camarade Ghislain a été arrêté. Les inspecteurs se ruèrent sur lui, appelèrent les deux ou trois flics qui stationnaient non loin de là, et il fut amené dans un commissariat voisin, où le premier mot des inspecteurs en entrant fut celui-ci : « Ne le touchez pas ! ». Ce qui prouve suffisamment qu'on a l'habitude dans ce poste de passer à tabac les types qui y sont amenés.

De là, il fut amené au dépôt. L'on sait qu'au dépôt, le régime politique n'existe pas, il fut conduit à l'anthropométrie.

Une petite anomalie consista surtout à obliger le détenu à vider ses poches, et à lui vendre ensuite à la cantine des objets similaires, à moins que ce ne soit pour faire marcher le commerce.

Le vendredi matin, la voiture cellulaire le conduisit à la prison de la Santé ; mardi matin, notre camarade partait pour la Maison Centrale de Clairvaux, dans l'Aube, en compagnie de Calzan et de Chapuis, la loi ayant prévu que les peines supérieures à un an soient purgées en maison centrale.



# DANS LE JARDIN D'AUTRUI

La guerre apparaît de plus en plus comme la période privilégiée où fleurit le bourrage de crâne et où s'épanouit la puissance du mensonge. Jean de Pierrefeu a jadis dénoncé les procédés du G.Q.G. pour les communiqués officiels. Tout récemment, un américain, M. Norton Cru, vient de démontrer le bluff de la littérature dite de guerre, de Barbusse à Remarque.

A son tour, la revue *Evolution*, qui lutte inlassablement pour la vérité, s'attaque aux mensonges du temps de guerre. Sous ce titre, elle publie une traduction du livre d'Arthur Ponsonby, ministre des Colonies du cabinet travailliste. Cette étude, soignée de faits, passe en revue toutes les catégories et tous les procédés de mensonges, tels que faux rapports, photos truquées, nouvelles déformées, etc., mis en œuvre par les gouvernements pour créer la psychose de guerre.

Dans la guerre, le facteur psychologique est aussi important que le facteur militaire. Le moral des civils doit être soutenu aussi bien que celui des soldats. Les ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Aéronautique s'occupent du point de vue militaire. Il faut créer des départements qui s'occupent du point de vue psychologique. On ne doit jamais laisser le peuple se décourager ; ainsi les victoires doivent-elles être amplifiées et les défaites, sinon corrigées, en tout cas atténuées ; le stimulant de l'indignation, de l'honneur et de la haine doit être maintenu et continuellement éternisé sans l'esprit du public sous forme de « propagande ».

L'utilité des révélations que nous apporte *Evolution* est précisément de mettre en garde les foules contre le retour de ces états d'âme collectifs que suscitent la presse et le gouvernement, à coup de mensonges, au lendemain de la déclaration de guerre.

Il est des hommes qui s'élèvent contre la guerre à cause de son immoralité, il en est quelques-uns qui tremblent devant l'arbitraire des armes à cause de sa cruauté croissante et de sa barbarie ; il en est en nombre toujours plus grand qui protestent contre cette méthode reconnue inefficace dès le début, de résoudre les disputes internationales, à cause de sa stupidité et de sa futilité. Mais il n'y a pas une seule personne qui ne sente profondément ses passions éveillées, son indignation enflammée, son patriotisme exalté et ses idéaux les plus élevés profanés par la dissimulation, le subterfuge, la fraude, la fausseté, la duplicité et le mensonge défilant de la part de ceux qui on lui avait ordonné de respecter.

Aucun des héros préparés à la souffrance et au sacrifice, aucun de ceux qui appartiennent au troupeau prêt à servir et à obéir, ne serait tenté d'écouter l'appel de son pays s'il découvrait les sources troubles d'où provient cet appel et s'il reconnaissait le doigt monstrueux du mensonge lui montrant le champ de bataille.

Arthur Ponsonby fait justice, avec documents à l'appui, des mensonges de la responsabilité unilatérale de l'Allemagne, de l'invasion de la Belgique considérée comme cause de la guerre, des petits enfants belges aux mains coupées, etc. Faute de pouvoir tout dire.

## EN BELGIQUE

Notre pays passe aux yeux de l'étranger peu renseigné, pour la terre classique du « midemait », autrement dit en français du juste milieu, se faisant rarement remarquer par des excès dans un sens ou l'autre. La bourgeoisie belge se donne volontiers des airs tolérants, démocrates et bonasses.

Parfois, cependant, se produisent de ces faits qui montrent clairement que le capitalisme belge n'échappe pas aux caractéristiques naturelles du capitalisme en général, et engendre nécessairement les mêmes crimes et la même hypocrisie féroce.

C'est ainsi que cette dernière semaine, fut évoquée au Parlement une des tares les plus odieuses du régime actuel : le colonialisme. Evidemment, ce furent des protestations timides, je vous ai dit qu'ils se fient entendre à la Chambre, et de plus, eurent comme porte-parole l'ancien ministre du roi, Emile Vandervelde, président de la II<sup>e</sup> Internationale.

La base de son interpellation portait sur des faits archiconnus, le travail forcé au Congo belge. Devant les ravages terribles (mortalité effrayante, démolition colonisatrice exercée sur la population noire, les exploités eux-mêmes s'émouvent, en ce sens qu'ils n'insistent pas sur la matière première et l'outillage primordial que constituent les nègres congolais.

Vandervelde se fit l'écho de ces inquiétudes et interpella le gouvernement sur les mesures à prendre, en y mêlant par démagogie électorale quelques mots d'humanitarisme de qualité inférieure.

La discussion resta fort courtoise, Vandervelde parla, le ministre des Colonies répondit, le premier répliqua brièvement, le ministre aussi, quelques députés éplanchèrent quelques phrases, histoire de faire leur métier, tout le monde se rassit, l'assemblée continua ses travaux (2) et les nègres continuèrent à crever sous les mauvais traitements et les privations et sous l'égide de la civilisation belge. Cette affaire, qui mériterait d'être longuement commentée, montre, en résumé, toute la pourriture d'un régime et la faiblesse coupable des politiciens socialistes. Elle indique aussi des éléments conscients la nécessité d'agir vigoureusement.

Une autre affaire eut dernièrement son épilogue, notre courageux Bartolomei, sous la pression d'une campagne de protestation ouvrière, fut libéré, c'est-à-dire que la police belge le tira de sa cellule pour le jeter à la frontière luxembourgeoise, entre les mains de la fiscalité de ce pays qui l'expulsa aussitôt. Bartolomei, d'autre part, sort des prisons belges, la santé ébranlée par les traitements odieux qu'il y subit, espérée par sa jeunesse et sa bonne constitution surmonteront le mal.

L'attitude de la presse est riche de renseignements en la circonstance, la presse réactionnaire et pro-fasciste hurle à la mort parce que

ter, donnons seulement ce court extrait qui, dans sa sobre simplicité, situe la naissance et le développement des fausses nouvelles :

Lorsqu'on connut la chute d'Anvers, on sonna les cloches (en Allemagne). (Kölnische Zeitung.)

D'après la *Kölnische Zeitung*, le clergé d'Anvers fut invité à faire sonner les cloches des églises lorsque fut prise la forteresse.

D'après ce que le *Matin* a appris de Cologne, les prêtres belges qui refusèrent de sonner les cloches lorsqu'Anvers fut prise, ont été révoqués. (Le Times.)

D'après ce que le *Times* a appris de Cologne, les prêtres belges qui refusèrent de sonner les cloches lorsqu'Anvers fut prise, ont été révoqués. (Le Times.)

D'après une information du *Corriere della Sera*, de Cologne, via Londres, on confirme que les conquérants barbares d'Anvers ont puni les infortunés prêtres belges qui refusèrent de sonner les cloches lorsqu'Anvers fut prise, ont été révoqués. (Le Times.)

M. Ponsonby cite ces documents sans aucun commentaire susceptible de les affaiblir. Présents de la sorte, ils dégauchent, selon le tempérament d'un chacun, beaucoup d'humour ou beaucoup de tristesse.

Emmanuel Berl est un de ceux qui disent non à la culture.

C'est à partir du Matérialisme qu'on peut ici, comme ailleurs, trouver les critères nécessaires et les oppositions véritables.

Le peuple étant matérialiste, seule peut être populaire une littérature exclusive de tout « dessous » mystérieux, etc. Par exemple, Tolstoï, est plus que Dostoevsky, il en est en nombre toujours plus grand qui protestent contre cette méthode reconnue inefficace dès le début, de résoudre les disputes internationales, à cause de sa stupidité et de sa futilité. Mais il n'y a pas une seule personne qui ne sente profondément ses passions éveillées, son indignation enflammée, son patriotisme exalté et ses idéaux les plus élevés profanés par la dissimulation, le subterfuge, la fraude, la fausseté, la duplicité et le mensonge défilant de la part de ceux qui on lui avait ordonné de respecter.

Aucun des héros préparés à la souffrance et au sacrifice, aucun de ceux qui appartiennent au troupeau prêt à servir et à obéir, ne serait tenté d'écouter l'appel de son pays s'il découvrait les sources troubles d'où provient cet appel et s'il reconnaissait le doigt monstrueux du mensonge lui montrant le champ de bataille.

Arthur Ponsonby fait justice, avec documents à l'appui, des mensonges de la responsabilité unilatérale de l'Allemagne, de l'invasion de la Belgique considérée comme cause de la guerre, des petits enfants belges aux mains coupées, etc. Faute de pouvoir tout dire.

ARTHUR PONSONBY

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

LECTEUR.

## PARMI LES LIVRES

### UNE LETTRE DE MAX NETLAU

Notre camarade Max Netlau nous adresse la lettre critique ci-dessous à propos du livre d'Hélène Iswolsky sur Bakounine.

Je vous prie d'insérer ces quelques lignes au sujet du livre *La Vie de Bakounine*, par Hélène Iswolsky et de la notice critique qui en fut publiée dans votre numéro 245 du 1<sup>er</sup> mars. Mon nom est mentionné dans cette notice comme une des sources dont se réclame ce livre, qui, en effet, dans sa bibliographie, donne le titre de mon livre de 1896-1900 avec ceux de beaucoup d'autres publications de caractère très divers. On y mentionne même deux fois (pp. 7 et 219) douze volumes d'*Œuvres* de Bakounine (Paris), 1907, tandis que de 1895 à 1913, seulement, six ont paru, et, depuis, tant que je sache, pas un de plus.

Enfin, de cette notice et de cette bibliographie, quand il s'agit du livre, quelques-uns de la vie à Premoukine, en matière de *Libertaire* pourrait tirer la conclusion, alors, trop naïve, que c'est là une biographie composée avec un minimum de documentation consciencieuse qui peut facilement être tirée — quoique le résultat serait encore bien incomplet et sujet à l'erreur — d'une consultation soignée et d'une sélection discrète et compétente faite dans les publications énumérées. Cependant, un tel lecteur se tromperait fort, et comme tous ne peuvent pas vérifier le détail, je voudrais le prévenir, de se fier en un endroit quelconque aux faits, quelle que soit leur importance, produits dans ce livre.

On peut admettre à la rigueur que les détails de la vie à Premoukine, puisés dans les travaux excellents et abondants en matière de Korniloff, et ce qui est pris de la soi-disante *Confession*, sont présentés d'une manière qui pourrait laisser paraître inutiles les réclamations, attendu que ce sont plus ou moins des détails d'appréciation psychologique. Mais ce Bakounine de la vie publique, qui comprend les années 1842 à 1876, est présenté sur la base d'un ramassis si incohérent de fragments, pris çà et là dans quelques sources, et racontés le plus souvent avec tant d'erreurs, que le résultat est vraiment lamentable. Je n'ai pas en vue ici la teneur du livre qui est naturellement hostile aux idées de Bakounine. Sur des faits hostiles et présentés avec précision, on échafauderait n'importe quel énoncé, et cela nous serait indifférent. Mais si on élabore un personnage historique sur la base d'un ramassis, comme celui-ci, le produit n'est plus dans une série biographique, mais devient pamphlet, libelle, propagande, ou appelez cela comme vous voulez.

Le livre offre encore un autre côté déplorable. Jusqu'ici, à part quelques personnes qui hébergèrent des rancunes ou des haines personnelles, tous les auteurs ont respecté la femme de Bakounine qui a toujours appartenu à la vie privée. Ce livre qui est signé du nom d'une femme, en fait une exception triste et odieuse. Je voudrais protester contre une telle indignité.

23 mars 1930. M. NETLAU.

### JOURNAL DE LA COMTESSE LÉON TOLSTOÏ 1862-1861 (1)

Quelqu'un me disait dernièrement : « Il n'y a, dans le fond, de vraiment intéressant comme livres que les mémoires, les lettres et les confessions, car ils nous éclairent sur la personnalité des individus. » J'ai lu le journal de la comtesse L. Tolstoï, où nous apparaît sous un jour peu connu Léon-Nikolaïevitch Tolstoï.

Que l'on me permette, avant de tirer des conclusions de la lecture de ce journal, que jamais un livre ne m'a ému comme *Résurrection*, et que si j'ai pu pour moi une révélation ; ceci dit, je serai plus à l'aise pour écrire ce qui va suivre. Il y a peut-être aussi un autre sentiment qui me pousse, c'est mon horreur de l'hypocrisie, si tout jeune je me suis dressé contre les religieux, c'est que j'avais remarqué le déséquilibre qui existait entre la vie qu'ils menaient et les théories qu'ils prêchaient aux autres, il est logique que j'applique à Tolstoï une pareille mesure et que, fatigué de certains de ses livres, je soulève — grâce au journal de sa femme — un coin du voile qui en laisse voir les yeux de tous, pour qu'il nous apparaisse enfin, sous son vrai jour, ce qui ne diminuera d'ailleurs en rien sa personnalité.

En premier lieu, que l'on remarque bien que Tolstoï nous présente à 48 ans une vie comparable en tous points à celle des autres hommes, que, jeune homme, il connut toutes les débâcles, et que pendant les dix-huit premières années de son mariage, il ne fut occupé — il l'a écrit dans son journal — que d'égoïstes soucis familiaux, la gestion de sa fortune, le désir de l'augmenter, la recherche de la gloire littéraire et autres satisfactions du même genre.

Quand on réfléchit, d'autre part, qu'à quarante-neuf ans, il était encore très attaché aux pratiques extérieures de la religion, qu'il récitait quotidiennement sa prière, qu'il assistait à la messe et qu'il faisait même le mercredi et le vendredi, il ne faut pas se laisser aller à l'affaiblissement de sa pensée, des hommes mûrs aptes que lui à exprimer leurs sentiments en phrases bien construites, en arrivant à se débarrasser l'esprit de tout dogme religieux avant 49 ans, ce qui dénote chez eux une raison plus grande que celle de Tolstoï.

Et sa théorie de la non-violence ? L'a-t-il toujours appliquée ? Un fait caractéristique de sa vie démontre plutôt le contraire. Discutant un jour avec L.-S. Tourgueniev sur l'éducation de la fille de ce dernier, il se permit une réflexion qui provoqua la colère de Tourgueniev qui lui répondit : « Si vous continuez à parler sur ce ton, je vous taperais sur la tête. » L. Tolstoï se leva, envoya chercher des fusils et des balles et écrivit une lettre à Tourgueniev, lui disant qu'il ne voulait pas d'un duel qui finisse par du champagne, mais qu'il désirait se battre pour de bon ; il finissait sa lettre en priant Tourgueniev de se munir de fusils et qu'il l'attendait à la lisière de la forêt ! Il n'y a rien de plus méchant que les non-violents quand ils se mettent en colère. Je dois dire, d'ailleurs, que, plus tard, il se réconcilia avec L.-S. Tourgueniev.

Et ses relations avec sa femme ? Mais du journal qu'elle nous a laissé, nous pouvons conclure qu'elle était basée essentiellement sur le fait sexuel ; tendre, amoureux les premiers mois de son mariage, il devint froid et dur quand elle eut son premier enfant, et son amour ne s'éveillait que dans la mesure où son épouse

(1) Journal de la comtesse Léon Tolstoï (1862-1891). Traduit du russe par H. Pernot, 1 vol, 13 francs. Plon-Nourrit, éditeur, en vente à la Librairie d'Éditions sociales, 72, rue des Prairies, Paris (20<sup>e</sup>).

lui servait à satisfaire ses désirs, elle dit textuellement dans une de ses lettres : « Il a rompu avec moi toute relation. Pourquoi ? Lorsqu'il est malade, il accepte mes soins comme une chose due, mais avec froideur, rudesse et seulement dans la mesure où il a besoin de cataplasmes, de chrysères, etc. Et plus loin, elle écrit : qu'elle a stoppé ses chaussettes, car il lui avait rappelé qu'elles étaient en mauvais état. »

Et quel avait encore de la place de la sexualité dans la vie de Tolstoï quand nous lisons : « Il est tendre, pense beaucoup à moi et se demande à chaque instant où il se situe et ce que je fais. Ah ! si sans cela, il pouvait être tendre avec moi ! Comme ce sans cela, qui est souligné dans la lettre, est caractéristique. Tolstoï s'est élevé quelque part contre les effets nocifs du tabac, c'est donc qu'il ne fumait pas lui-même ! Encore une erreur, je relève dans une ordonnance du Dr Zakharine ce paragraphe révélateur : Lutter contre l'habitude de fumer. Ce qui est une preuve que si le se corrigea de cette manie, ce fut non par une victoire de sa volonté sur son habitude, mais seulement à cause des conséquences que cela pouvait avoir pour sa santé. »

Et ses théories sur la propriété ? En 1890 (c'est-à-dire lorsqu'il avait 62 ans), des paysans de l'Asiea Poliana avaient abattu dans la propriété de Tolstoï plusieurs grands bœufs qu'ils s'étaient appropriés. Le garde-champêtre était parvenu à retrouver les coupables, leur dressa procès-verbal et les remit à l'autorité judiciaire qui les condamna à une amende et à 6 semaines de prison ; or, auparavant, le brigadier de police avait averti la comtesse Tolstoï, et celle-ci avait demandé ce qu'il fallait faire à ce sujet à son mari, qui ne sut pas leur pardonner ce léger larcin.

Dans le fond, des hommes comme Tolstoï ne doivent pas se marier, car ils alimentent l'humanité et pas assez leur salut, les souffrances, les tourments qui forment la trame continue du journal de la comtesse Tolstoï sont la conséquence de cette dissemblance d'âmes qui existait entre elle et son mari, à chaque instant, pour la moindre circonstance, les discussions éclataient, les mots envenimés le débat et la vie de deux êtres devenant un enfer.

A mesure, que réfléchissait Tolstoï, une souffrance intense l'accablait du fait de voir la contradiction continuelle qui existait entre les idées qu'il professait et la vie qu'il menait, le dénouement de ce drame intérieur ne devait trouver sa fin que le jour où il partit de sa maison pour aller mourir tragiquement à Astapovo.

D'ailleurs, Tolstoï lui-même ne tenait nullement à ce qu'on sache quelle avait été sa conduite, et nous ne voyons la preuve dans ces lignes de la comtesse écrites le 17 décembre 1890 : « Il (Tolstoï) commence à s'inquiéter de ce que je recopie ses carnets de notes. Il voudrait détruire son journal de jeunesse, afin de n'apparaître devant ses enfants et devant le public que sous son aspect paternel. »

Les lettres de la comtesse fournissent de détails inédits et intéressants ; pour nous, elles nous confirment dans la conviction que l'on doit avant tout être sincère et ne pas prêcher aux autres les beautés de multiples vertus quand on ne les a soi-même nullement pratiquées, ou que l'âge est venu nous les imposer. La traduction est présentée dans un style clair et précis, et amis et adversaires de Tolstoï trouveront un égal plaisir à la lecture de ces documents qui jettent un jour nouveau sur le patriarche l'Asiea Poliana.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

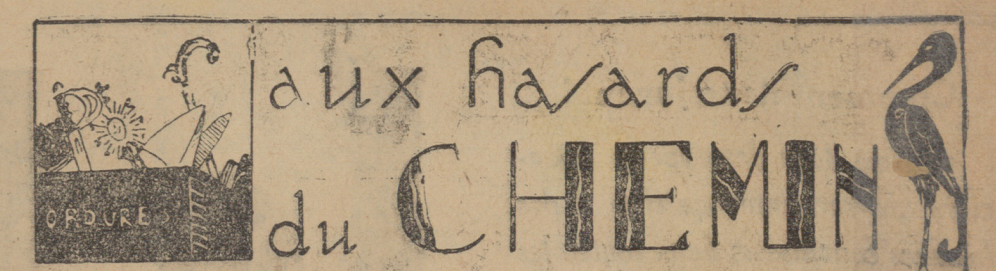
ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.

ERGET.



### ASSOCIATION DE MALFAITEURS

L'autre matin, en ouvrant ma feuille de prédilection après le *Libertaire*, j'ai nommé le moniteur officiel de la gent fripote, le *Petit Parisien*, j'ai eu la surprise de lire la sensationnelle information que voici :

#### UNE VOLEUSE A AMIENS AVAIT FAIT FORTUNE

Elle est arrêtée, ainsi que son complice un inspecteur de police retraité.

La police, en effet, vient de mettre la main sur une voleuse de grands magasins qui opérait depuis longtemps à Amiens sans qu'on ait jamais pu la prendre sur le fait. Cette voleuse, la femme Gabrielle Arrive, a, par ce moyen, amassé une véritable fortune. On a trouvé chez elle en plus de 30.000 francs de marchandises volées en quelques jours, une somme de 200.000 fr. Elle possède un coffre, en banque qui n'a pas encore été ouvert et est, en outre, propriétaire de sa maison.

Avec et cupidité, elle avait une soif insatiable d'argent, et laissant dans le néant son mari, un inspecteur de police retraité, Yves Perot, qui est également arrêté.

C'est sur ce détail, que je me plais à appeler particulièrement votre attention, comme disent les boteurs du champ de foire. Une voleuse ait fait fortune, il n'y a là rien d'extraordinaire.

Nous assistons tous les jours au triomphe de braves coquins.

Que cette honnête dame Gabrielle Arrive, que personne ne voyait jamais arriver, ait pu voler, des années durant, dans les grands magasins, sans coup férir, c'est déjà assez surprenant, mais qu'elle ait eu comme complice un brave flic retraité, c'est proprement sublime.

Tous les agents sont de braves gens. Oui. Mais comme ceux que l'on est convenu d'appeler des braves gens sont en général de fiers fripouilles, vous pouvez conclure...

L'association de malfaiteurs est flagrante. Gabrielle Arrive et Yves Perot, étaient de connivence pour mettre les commerçants amiénois, en coupe réglée.

Cette association de voleuse et de flic n'est pas exceptionnelle. Elle est normale. Il arrive souvent que les argousins s'associent avec les délinquants pour partager les fruits de l'escroquerie ou de la cambriole.

Cette association de malfaiteurs est courante. Flics et escroques, s'entendent comme lardons en faire, à l'occasion.

Une chose est triste, et j'en ai eu le cœur fendu à la lecture du *Petit Parisien*. Je n'ai pu supporter, sans émotion, l'indignité de la femme Arrive, qui, riche à plusieurs centaines de mille francs, laissait son antique greluchon dans le dénuement.

Je signale le cas à M. Chiappe. Nul doute qu'il ne fasse quelque chose pour ce pauvre inspecteur.

Ne pourrait-il pas par exemple, lui donner une petite place, à la Maison de repos des Gardiens de la Paix, aux destinées de laquelle préside avec tant de zèle et de dévouement, son honorable épouse.

Une suggestion aussi, il faut augmenter le retraité des flics, de façon qu'ils puissent, une fois hors de service, s'assurer une vie décente, sans recourir aux aléas du cambriolage indépendant...

Le Romanichel.

Le Romanichel.

Le Romanichel.

Le Romanichel.

Le Romanichel.

Le Romanichel.







